

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE

CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL



2014 | 2015

LES CAHIERS DU TDB

UNE NUIT À LA PRÉSIDENTENCE

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI

MUSIQUE RAY LÉMA

Un dossier réalisé par le Théâtre Nanterre-Amandiers

Tél. : 01 46 14 70 00 – www.nanterre-amandiers.com

Contacts TDB

Sophie Bogillot
Responsable des relations avec le
public
03 80 68 47 39
s.bogillot@tdb-cdn.com

Véronique Philibert
Secrétaire générale
03 80 68 47 41
v.philibert@tdb-cdn.com

SOMMAIRE

LA GENÈSE DU PROJET	5
Note d'intention de Jean-Louis Martinelli	5
Voyages au Burkina Faso (2001, 2003, 2007 2011)	6
« NE PAS ACCEPTER LE MONDE TEL QU'IL VA »	10
Résumé	10
Extraits du spectacle	11
<i>Le discours du président</i>	11
Une farce brechtienne	12
La place du témoignage	13
UN CABARET POLITIQUE	14
Discours de la ministre de la Culture	15
Chanson	15
LA RÉALITÉ POLITIQUE COMME INSPIRATION	16
« <i>Il faut annuler la dette</i> », discours de Thomas Sankara	16
Discours de Dakar, Nicolas Sarkozy	19
L'Afrique humiliée, Aminata Traoré	22
ALLER PLUS LOIN	23
La scénographie : l'inspiration iconographique de Gilles Tachet	23
Une source cinématographique : <i>Bamako</i> d'Abderrahmane Sissako	24
L'homme politique africain dans la littérature francophone	26
ÉQUIPE ARTISTIQUE	28

UNE NUIT À LA PRÉSIDENTENCE



DU MARDI 9 AU SAMEDI 13 DÉCEMBRE 2014

Du mardi au vendredi à 20 h - le samedi à 17 h - durée 1h45

Placement numéroté

TEXTE ET MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI

À PARTIR D'IMPROVISATIONS ET AVEC LA CONTRIBUTION D'AMINATA TRAORÉ

MUSIQUE RAY LÉMA

AVEC

BIL AKA KORA, MALOU CHRISTIANE BAMBARA, K. URBAIN GUIGUEMDE, NICOLAS PIRSON, NONGODO
OUEDRAOGO, ODILE SANKARA, MOUSSA SANOU, BLANDINE YAMEOGO, WENDY, JEANNETTE GOMIS

Avec la participation de Yiomama H.Lougine
Scénographie Gilles Taschet Lumière Jean-Marc Skatchko
Assistante à la mise en scène Florence Bosson

Production Théâtre Nanterre-Amandiers, Traces Theatre, Napoli Teatro Festival
Avec l'aide de la SPEDIDAM

AUTOUR DU SPECTACLE

RENCONTRE À CHAUD Jeudi 11/12 à l'issue de la représentation

CAUSERIE : *L'Afrique d'aujourd'hui est-elle l'Europe de demain ?*

Avec Jean-Louis Martinelli, Odile Sankara et l'équipe artistique

Samedi 13/12 à 14h30

Parvis Saint-Jean

Gratuit sur réservation

EN PARTENARIAT AVEC



Le Président (il s'adresse au groupe)

Vous avez bien bu, chacun en a eu pour son compte. Alors continuons de parler. Je suis très content de tout ce que vous avez dit. Chers artistes, je crois que vous êtes pleinement dans votre droit et c'est votre devoir de nous éclairer. Mais vous êtes clairement ignorants de ce qui se passe réellement. Quand j'étais jeune j'étais comme vous et je pensais exactement la même chose, quand j'étais en dehors du palais. Je pensais que là-dedans tout était possible. Mais quand j'y suis entré, j'ai compris qu'il y a une autre réalité qu'il faut vivre et comme nous le disons souvent : « l'expérience vaut mieux que la science. »

Du fond du palais, j'entends vos cris de douleur. Du fond du palais, je sens votre malheur. Mais tenez-vous tranquille.

LA GENÈSE DU PROJET

Note d'intention de Jean-Louis Martinelli

L'été 2001, quelques mois avant de prendre la direction du Théâtre Nanterre-Amandiers, j'effectue mon premier séjour au Burkina Faso. J'étais alors parti, accompagné de Guillaume Delaveau, avec sous le bras des textes de deux auteurs : Max Rouquette et Bernard-Marie Koltès. Il s'agissait de répondre à la demande d'un homme de théâtre de Bobo-Dioulasso que je ne connaissais encore pas : Moussa Sanou, lequel avait adressé une demande de « formation » auprès de l'Institut Français, alors dénommé AFAA.

Aujourd'hui, quelques semaines après avoir quitté la direction des Amandiers, c'est à Ouagadougou que je vais retourner pour remettre en chantier ce qui sera mon dernier spectacle à Nanterre : Une Nuit à la présidence. Ainsi, ces douze années auront été bornées par deux Voyages en Afrique, titre d'un autre spectacle réalisé notamment à partir du texte de Jacques Jouet : Mitterrand et Sankara.

Peu à peu, pas à pas, une aventure s'est développée, des rencontres se sont fait jour et c'est bien cette continuité, cette approche mutuelle et durable qui nous a permis d'aborder ensemble, comme seules des compagnies permanentes, troupes ou bandes peuvent le faire, la création d'Une Nuit à la présidence. Ainsi, c'est avec Moussa Sanou, auteur, acteur, animateur de la Compagnie Traces-Théâtre, Odile Sankara qui fut la Médée de Max Rouquette et le « Théâtre simple » de Jacques Jouet, Ray Léma, ici accompagné de son « fils » Bil Aka Kora, qui a composé les musiques des chants de Médée, dont Blandine Yameogo était la chef des chœurs, et Nongodo Ouédraogo, le second Jason, que s'est recomposée l'équipe de ce spectacle.

Dès juin 2012, à l'occasion du Festival Sya Ben qui s'est déroulé à Bobo-Dioulasso, j'ai pu animer un stage qui regroupait une dizaine d'acteurs et chanteurs. Au cours de ces quinze jours, j'ai tenté, assisté de Florence Bosson, de mettre en espace une partie du film Bamako d'Abderrahmane Sissako. Puis très vite, après de nombreuses discussions, avons décidé d'écrire notre vrai-faux procès du capitalisme financier. Après ce stage, dont on peut voir des images sur le site du théâtre, Malou, Wendy et Urbain ont rejoint l'équipe.

Ainsi, ce projet est-il l'aboutissement, sans pour autant, bien sûr, signifier la fin de mon travail en Afrique, de ces douze années de rencontres régulières. Et, ce sont bien les rapports de confiance qui, peu à peu, ont pu s'instaurer, qui nous permettent d'aborder par le biais de l'improvisation, dans un premier temps, les questions des rapports de notre histoire commune, et ce, sans complaisance de part et d'autre. Il fut beaucoup question dans un passé proche de la Françafrique, de la décolonisation... Mais au fur et à mesure des discussions et dans le sillage du film Bamako, puis des lectures et conversations avec Aminata Traoré, il nous est apparu que les problèmes qui se posent à l'Afrique aujourd'hui ont franchi un nouveau cap. Certes, l'héritage de la colonisation n'est pas à évacuer, les préjugés mutuels à faire passer aux oubliettes, mais à l'heure de la mondialisation, l'Afrique apparaît comme un véritable révélateur de ce que le capitalisme financier est à même de mettre en œuvre de plus terrible et de plus cynique sur notre planète. Ainsi donc, Une Nuit à la présidence se révèle, lors des premières ébauches, telle une farce brechtienne, un cabaret politique, ayant pour toile de fond un palais présidentiel africain en lequel se joue le devenir de millions de personnes, exclues de tout processus de décision. Depuis le centre de l'Afrique, nous appelons à un autre état du monde, ici en France et en Europe. Oui, le Burkina Faso est aujourd'hui voisin de la Grèce. La marche du monde, son organisation économique nous englobe. A maints égards, ce peut être une chance, si nous savons nous regarder. Les exclus d'Europe, le sont pour les mêmes raisons que ceux d'Afrique, qui viennent souvent grossir les rangs des premiers.

Qu'y peut le Théâtre ? Me dira-t-on. Pas grand-chose peut-être. Mais si. Dire, parler, énoncer, faire fiction, faire se lever la rue et les chants du monde non pour l'apaiser mais le traverser plus libres. Car il s'agit bien toujours et encore, quel que soit le sujet abondé, de questionner le théâtre. D'aucuns voudraient nous faire croire qu'à force de nous préoccuper trop du monde ou de la politique, nous nous éloignerons de l'Art et de ses plus nobles préoccupations formelles et esthétiques. Bien au contraire, qu'en serait-il de l'interrogation sur l'homme placé hors du monde. L'intime et le pulsionnel sont profondément agités par les conditions de l'existence, par le politique donc, et n'est-ce pas Racine, d'ailleurs, qui nous le dit chaque fois ! Quel rôle faire échoir à l'artiste et à l'Art ? Ici ou au Burkina Faso ? C'est aussi cette question qui est abondée dans Une Nuit à la présidence. Cette question qui, douze années durant, m'aura animé à la tête de ce théâtre, à savoir comment tisser un lien entre ici maintenant, hier et ailleurs. Ces allers-retours africains ont, je le crois, nourri notre imaginaire commun, notre réflexion et peut-être modifié, transformé notre regard, ouvert nos oreilles.

Voyages au Burkina Faso (2001, 2003, 2007, 2011)

BOBO-DIOULASSO I

Juin 2001

Par hasard, un après-midi, sur un quai de métro, je rencontrai Elisabeth Ferri, alors en charge du Théâtre à l'AFAA, depuis devenu successivement Culture France puis l'Institut français. Elle me proposa de passer la voir, puisque dit-elle, elle avait plusieurs demandes d'interventions de metteurs en scène français à l'étranger. L'une d'elles, émanant d'un collectif de compagnies de Bobo-Dioulasso, animé par Moussa Sanou, retient particulièrement mon attention. Je n'ai alors jamais mis les pieds en Afrique noire et accepte de diriger un stage de formation d'une quinzaine de jours. [...]

Je pars avec un court texte de Bernard-Marie Koltès, *Tabataba*, et une pièce de Max Rouquette : *Médée*. Je n'ai aucunement l'intention de monter un spectacle mais simplement d'aller à la rencontre d'acteurs et d'actrices d'une autre culture. Dès le premier jour, je me rends compte que le groupe est totalement disparate et qu'il sera très difficile d'aller très loin dans le travail. Cependant, je peux vérifier combien Pier Paolo Pasolini et Heiner Müller avaient raison lorsqu'ils soutenaient l'un et l'autre que probablement le seul continent où le sentiment de tragique pouvait aujourd'hui prendre sens était l'Afrique.

[...]



Mitterand et Sankara, Jean-Louis Martinelli, 2008 © Agathe Poupenev

BOBO-DIOULASSO II

28 mai 2003

Je reviens donc, deux ans plus tard, au Burkina. Avant le cycle de répétitions consacrées à *Médée*, nous allons présenter à Ouagadougou puis à Bobo-Dioulasso : *Mitterrand et Sankara* de Jacques Jouet, interprété par Charles Berling, Moussa Sanou, Justine Sawadogo, spectacle que nous avons créé à Nanterre, l'automne précédent.

[...]

Les représentations de *Mitterrand et Sankara* semblent très attendues. Le public se pressera nombreux aussi bien au CCF où les proportions de Blancs et de Burkinabè semblent égales, qu'à l'espace Gambidi de Jean-Pierre Guingané où le public est essentiellement composé d'Africains dont quelques anciens sankaristes fervents. Pourtant, mis à part les affiches réalisées par le CFF, aucun tapage médiatique ou diplomatique ne précède ces représentations. La méfiance semble de mise tant de la part de la presse que de la télévision nationale. [...]

11 juin 2003

Depuis, deux, trois jours, le travail sur *Médée* progresse plus lentement. Je note toujours une réelle difficulté à se défaire du texte alors même que chacun – et Justine en particulier – retrouve une grande liberté lorsqu'il s'agit d'improviser. Avant chaque séance de travail sur une nouvelle séquence, je vais donc systématiquement procéder à des improvisations en langue dialectale. L'autre jour, avant la scène Médée/Jason, Justine et Amadou ont improvisé, mais je n'ai pas perçu que l'un parlait dioula lorsque l'autre lui répondait en moré. Ils voulaient ainsi marquer leur origine différente (Jason et Médée).

[...]

14 juin 2003

Plus les répétitions avancent, plus je m'imprègne de ce pays et je ressens le texte de Max Rouquette comme lié à la terre d'Afrique. Cette impression est certainement due au fait que la poésie de Rouquette est bel et bien celle des agriculteurs du sud de la France, celle qu'enfant j'entendais dans la bouche de ma grand-mère et que je qualifiais alors de patois. L'occitan et ses images répondent au dioula. Une langue plus archaïque que le français donc, pour faire le lien avec la Grèce antique et créer des images qui semblent avoir pris naissance en Afrique de l'Ouest ou « entouka » en parler comme ses filles.

[...]



Médée, Jean-Louis Martinelli, 2009 © DR

BOBO DIOULASSO, IV

Lundi 31 octobre 2011

En juin 2001, je partais, pour la première fois, au Burkina. Depuis, la relation que j'entretiens avec un certain nombre d'artistes de ce pays constitue une part de mon travail de metteur en scène et de directeur de théâtre, je pense notamment à Moussa Sanou et Odile Sankara, à Blandine, à tous les acteurs et actrices de *Médée*, à Ray Lema, mais aussi à Habid Dembela et Hassane Kouyaté...

[...]

Premier jour d'auditions. En effet, je viens, cette fois, pour animer un stage dans le cadre du Festival Sya Ben que Moussa Sanou, Salia Sanou et un collectif essaient de faire naître à Bobo-Dioulasso, s'appuyant notamment sur les partenariats du Théâtre Nanterre-Amandiers, d'une part, et de l'école du cirque de Châlons-en-Champagne, de l'autre. J'ai choisi comme objet de stage de travailler sur le scénario du film d'Abderrahmane Sissako, Bamako, et notamment sur la partie du film portant sur le procès.

Dès ce premier jour, je suis frappé de constater combien tous ces jeunes acteurs sont sensibles au sujet retenu, qu'ils ont le désir d'en parler, de prendre la parole. [...]

Mardi 2 novembre 2011

La journée d'auditions continue, et nous écoutons plusieurs chanteuses. Tout comme pour les acteurs, je suis frappé par les paroles et le nombre de ces artistes interprètes qui, en large part, parlent des problèmes sociaux : la faim, l'excision, la dette, la corruption, etc. Ainsi donc, toutes les formes artistiques que déploient ces jeunes artistes sont en prise directe avec leur existence. [...]

En allant à la rencontre de ces hommes et femmes de théâtre, nous sommes naturellement confrontés à l'environnement sur lequel leur travail se développe. La misère et les difficultés de la vie quotidienne constituent l'espace du proche, les mécanismes de l'économie mondialisée : le supposé lointain. Le second conditionnant le premier. L'Afrique comme terrible révélateur de l'affolement du monde.

[...]

Jeudi 3 novembre 2011

Ce jour, nous effectuons en minibus le voyage Ouagadougou – Bobo-Dioulasso. Passage donc de la capitale à la Ville verte, proche de la Côte d'Ivoire. [...] La soirée d'accueil à Bobo est très chaleureuse. Le collectif, mis en place pour le Festival Sya Ben, a organisé un repas de réception avec orchestre et discours de bienvenue. La joie se lit sur tous les visages. L'aventure de *Médée* a marqué les esprits et je sais que chacun espère le départ d'un nouveau projet.
[...]

Samedi 5 novembre 2011

La première matinée de répétitions consistera en une lecture du texte de *Bamako*. Les acteurs se partagent le texte dont la compréhension est immédiate. Dès cette lecture, je mesure le désir de chacun de s'emparer de ces mots, de les porter. Ici, il ne s'agit pas simplement de faire du théâtre mais de prendre la parole, avec les mots d'un autre sur la situation de ce continent. Chacun a le désir d'être l'avocat de son Afrique.
[...]

Dimanche 6 novembre 2011

La première ébauche de mise en place de *Bamako*, dans la cour dans laquelle nous travaillons, très bruyante car située à un carrefour, s'appuie sur le même type de scénographie que celle du film d'Abderrahmane.
[...]

La nouvelle partition du texte ainsi que le dispositif choisi font subir un glissement au scénario initial. Il s'agit toujours des mêmes mots, certes, mais nous avons glissé de la structure mimétique d'un vrai faux procès à celle d'un vrai faux débat entre jeunes intellectuels.

Comprendre ce texte conduit naturellement à comprendre l'Afrique d'aujourd'hui, ses maux et ses espérances (sortie de la décolonisation, corruption, santé, éducation, autosuffisance alimentaire, rôle des organisations financières internationales, etc.)

Extraits d'*Allers/Retours*, **Jean-Louis Martinelli**, Actes Sud. Paris, 2012.

« NE PAS ACCEPTER LE MONDE TEL QU'IL VA »

Résumé

Depuis maintenant une dizaine d'années, Jean-Louis Martinelli travaille régulièrement au Burkina- Faso avec un groupe d'acteurs. Une première étape de travail les a réunis en 2011 autour d'extraits du film *Bamako* d'Abderrahmane Sissako. Ils se sont retrouvés en 2013 et ils ont continué de questionner la réalité économique de l'Afrique. Le spectacle s'est construit à partir des improvisations des comédiens. Pour les accompagner la musique de Ray Léma est interprétée en live sur le plateau.

Une Nuit à la présidence est un cabaret politique, avec pour toile de fond un palais présidentiel africain. Une comédie politico-économique qui interroge les rapports des artistes aux puissants, les travers et les dérives du monde. L'Afrique, et ses maux (dette, corruption, prostitution, ajustement structurel, projets culturels de façade...) nous révèlent de façon criante les dérives du monde contemporain.



Une Nuit à la présidence, Jean-Louis Martinelli ©Victor Tonnelli

Extraits du spectacle

Le discours du président

Cher peuple bien aimé, grâce à mon programme notre pays quittera le club des PPTÉ (Pays pauvres très endettés) pour rejoindre le rang des pays émergents.

J'ai décidé que dans deux ans, la capitale économique sera reliée à la capitale politique, je vais bitumer la voie et l'éclairer aller et retour. Pour les artistes, j'ai décidé de construire dans chaque ville un grand palais de la Culture où vous pourrez vous exprimer librement. *(Entrée de la première dame jardin, ils se regardent, il lui fait signe de s'asseoir. Il y a du matériel qui vient pour les musiciens.)*

Et pour la santé, j'ai obtenu que la Banque Mondiale donne des bourses d'étude pour former de jeunes médecins. Je prévois dans chaque quartier de la capitale, un cardiologue, parce que vous le savez on a tous des problèmes de cœur. Et puis ce que vous ne savez pas, la voie ferrée va reprendre ses activités. J'ai trouvé un bon acquéreur, une très bonne entreprise qui accepterait de la prendre et je vais donc la privatiser. Vous allez voir que tout va bien se passer ici maintenant.

J'ai convaincu une société de faire des métros ici, donc c'est fini les motos-taxi, on en empruntera plus. La mare aux hippopotames, *(Wendy regarde son téléphone et va sortir, le président la regarde et sourit)* une entreprise viendra élargir cette mare et d'autres hippopotames viendront dedans et s'ajouteront à nos hippopotames, pour attirer *(elle se lève)* encore plus de touristes.

Pour les téléphones portables, le coût va baisser, j'ai négocié avec la Chine, puis une subvention de la Banque Mondiale, il y aura une usine de fabrication de portables qui vont fonctionner de façon révolutionnaire. On ne mettra pas d'unités dedans mais ça va marcher. De plus, les chinois ont décidé de nous soutenir avec un million de tonnes de riz, ça veut dire que même dans les villages profonds, on va manger du riz.

J'ai décidé que dans toutes les écoles, où il y a un enseignement général qu'il soit dispensé aussi à chaque enfant l'apprentissage du football, vos enfants seront tous des footballeurs et je suis sûr que la coupe du monde sera à nous dans dix ans. Et puis les Jeux Olympiques, les Jeux Olympiques se dérouleront ici, ici. L'Etat a décidé de subventionner les entrées, vous allez rentrer gratuitement suivre les Jeux Olympiques et ressortir gratuitement.

(Le rythme s'accélère)

Moi, Président, j'ai décidé que le préservatif soit gratuit. Vous allez les avoir gratuitement et vous en ferez ce que voulez !!! Moi, Président, j'ai pris un accord avec les autorités chinoises et elles vont nous envoyer des femmes par centaines. Moi, Président, il n'y aura plus de célibataires dans ce pays. Vous voyez, je ne crois pas que l'un de vous pourrait faire mieux que moi.

Et ce n'est pas tout, moi, Président, je créerai une mer artificielle ici et la société Boléro, qui est amie avec ma République démocratique et populaire, a décidé de nous aider pour que nous prenions la mer, à plus de mille kilomètres, pour l'amener ici pour qu'il y ait des ports ici. Et s'il y a la mer, les jeunes qui voudront partir, pourront partir directement d'ici sans passer par le Maroc. Mon cher peuple bien aimé, je pense que c'est une chance pour vous d'avoir un Président comme moi, je pense que c'est une chance pour vous d'avoir un Président qui a une grande audience internationale, qui est écouté partout dans le monde, à Paris, Genève, Washington, Pékin, à la Banque Mondiale et au FMI.

Mon cher peuple bien aimé, je vous embrasse.

Jean-Louis Martinelli, Une Nuit à la présidence, 2013. Tous droits réservés.

Une farce brechtienne

« En ce sens, l'héritage brechtien ne peut perdre de son actualité si l'on admet, avec André Steiger, qu'être brechtien aujourd'hui revient à adopter une « posture d'inquiétude, car l'inquiétude c'est la résistance, ou ce qui au moins y engage. Brecht a voulu faire de l'inquiétude un sentiment agréable et plaisant. Il nous incite à y être à notre aise, parce que l'inquiétude doit conduire et servir à la résistance. » [1] Dans le sillon de Piscator, Brecht a non seulement inventé le théâtre politique moderne, accomplissant l'exploit littéraire de donner une vraie langue poétique à la politique, et fondant une nouvelle conception de l'écriture comme production littéraire collective. Mais il est aussi l'inventeur d'une dramaturgie de l'esprit critique qui remet le spectateur au cœur du théâtre, et au cœur de sa propre vie. Reprenant les termes de Michel Deutsch, on peut ainsi dire qu'être brechtien aujourd'hui dans le théâtre français, ce n'est pas forcément monter des textes de Brecht, c'est tout simplement ne pas accepter le théâtre, ni le monde, tel qu'il va. »

Marion Chénétier-Alev, *Le théâtre brechtien et son héritage*, « être brechtien aujourd'hui ». Article disponible sur : <http://fresques.ina.fr/en-scenes/parcours/0010/le-theatre-brechtien-et-son-heritage.html>



Une Nuit à la présidence, Jean-Louis Martinelli. ©Victor Tonnelli

La place du témoignage

Écrit au cours d'un stage entre Jean-Louis Martinelli et ses comédiens au Burkina Faso, le texte d'*Une Nuit à la présidence* est directement irrigué par la vie quotidienne, le vécu des artistes burkinabés. En témoignent les extraits du spectacle présentés ci-dessous.

Nangodo – l'appel de l'exil

Nangodo (*va vers Jack avec le micro, la guitare de Jack continue sur le texte*) :

[...] J'ai informé mon père de mon envie d'abandonner l'école pour partir à l'aventure en vue de subvenir aux besoins de notre famille. Mon père n'en a pas fait un problème, certainement pas ! Il m'a donné sa bénédiction et a ajouté que tout était une question de chance. Inch Allah !

Pour pouvoir payer mes frais du voyage, il a cultivé du coton, dont il a tiré deux cent cinquante mille CFA. Arrivé à Bamako mon oncle policier, et mon grand frère vétérinaire, m'ont aidé à obtenir mes documents de voyage (carte d'identité, passeport et carte de vaccination : j'avais tout comme le toubabou !) J'ai pris un car pour l'Algérie, puis la Libye où j'ai dû travailler dans une boulangerie, car l'argent, ça fond... J'ai réussi à économiser mille huit cent euros. (*Il avance un peu vers le pupitre*) Je suis ensuite parti pour le Maroc, en transitant une nouvelle fois par l'Algérie en vue de passer en Espagne.

Dans la capitale marocaine, j'ai donné mille cinq cent euros à un malien du nom de Mohgo Maké Sissoko. Un faux-frère, celui-là !

Après avoir encaissé mon argent, lui et ses complices marocains m'ont conduit avec trente-huit autres passagers maliens en voiture à Laâyoune, en arabe, ça veut dire « les yeux », ceux qui nous restaient pour pleurer oui ! (*Il commence à parler un peu plus vite*) Car il faut vraiment que je vous raconte. Nous devions embarquer sur un bateau. Nous avons roulé deux jours durant avant d'arriver à Laâyoune où nous avons attendu huit jours sans savoir que faire. Enfin, un samedi vers vingt-trois heures, nous avons embarqué pour l'Espagne. [...]

Kayuré – la femme abusée

[...] Quand on est arrivé à Mazéville, ma tante, au lieu de me mettre au collège m'a placée dans une famille comme fille de ménage. Dans cette famille, on me donnait pas assez à manger comme ça. Et moi je travaillais comme une ânesse. Chaque fin du mois, on me payait pas. Et moi je ne comprenais rien. Dja !!! Ma tante allait prendre mon argent à mon insu. (*Wendy vient écouter sur le côté fond cour*) Le plus dur dans tout ça, Monsieur le Président, c'est que quand ma patronne part au travail, je suis le petit-déjeuner de tonton. (*rire de Nangodo qui avale une poignée de chips*) Pourquoi ? Parce qu'un jour, ma patronne est partie au travail, j'étais dans la cuisine en train de nettoyer. Tonton m'a appelée de venir dans la chambre. Quand je suis rentrée, je croyais qu'il allait à nouveau me frapper, j'avais pas arrangé le lit. Tonton m'a dit « oh ! Kayuré est-ce que tu sais que tu es très belle... » Moi, j'ai dit : « Merci Tonton...Tonton faut pas faire... (*Urbain vient écouter sur le côté fond cour*) Oui oui, mais je vais aller laver les plats là ! » « Que non, non, non, faut attendre ! » Et puis, hein, tonton quoi, il a attrapé mon pagne là comme ça, j'ai dit tonton il faut pas faire (*elle continue son récit dans sa langue*) et puis, hein, ça a été comme ça... (*Nangodo rire + boire*) Moi j'ai suivi ce calvaire-là jusque six mois. Avant que ma patronne ne se rende compte que mon ventre grossissait. Quand elle l'a vu, elle m'a renvoyée de chez elle. Je suis arrivée chez ma tante, elle m'a jetée dans la rue. Je n'avais plus personne, j'étais toute seule dans la grande ville de Mazé. Vers qui me tourner ?

Jean-Louis Martinelli, *Une Nuit à la présidence*, 2013. Tous droits réservés.

UN CABARET POLITIQUE

Pour distraire Monsieur Nick, un investisseur européen venu négocier avec le Président, la Première Dame a fait venir au palais présidentiel quatre chanteurs et musiciens. Les artistes deviennent l'un des éléments centraux du spectacle, tant par le discours sur leurs conditions de vie et leur rapport à la société, que par leurs chants qui jalonnent la représentation.



Une Nuit à la présidence, Jean-Louis Martinelli ©Victor Tonnelli

Le Président : Ah ils sont là, allez, venez, venez ! Entrez et faites comme chez vous. Voilà !

Les artistes : Merci, merci.

Le Président : Voilà, installez-vous, le salon est à vous ! Ça va ?

Les artistes : Oui

Le Président : Amusez-vous ! (*Puis à l'adresse de Monsieur Nick...*) Ce sont les artistes...

Jean-Louis Martinelli, *Une Nuit à la présidence*, 2013. ©Tous droits réservés.

Discours de la ministre de la Culture

La ministre de la Culture (*elle va au pupitre, elle est avec les artistes*) : Quand bien même je serai tentée de briguer la fonction présidentielle il me manquerait le soutien des puissances financières. Croyez-vous que je bénéficierais de l'appui dont profitent certains « opposants » fabriqués de toutes pièces et qui ont par exemple des postes importants à l'OMC, chez AREVA ou diverses institutions et entreprises, liées aux intérêts occidentaux ?

Quand à vous, il conviendrait peut-être que vous réalisiez que vous êtes pris dans la même tourmente. Alors balayez devant votre porte avant de venir nous donner des leçons ! La corruption par exemple est-elle simplement le lot de l'Afrique ? Dois-je vous citer des noms ? Regardez plutôt l'Afrique avec attention et demandez-vous si elle n'a pas été le laboratoire de ce que les puissances financières essaient aujourd'hui d'imposer à l'Europe et au monde. C'est l'ensemble du système qui va dans le mur et les peuples d'Afrique et d'Europe ont les mêmes ennemis. Regardez la Grèce, l'Espagne, le Portugal, l'Italie, la France même.

Jean-Louis Martinelli, *Une Nuit à la présidence*, 2013. Tous droits réservés

Chanson

Refrain

Peuple déshérité
Soulève-toi
Refuse l'Aide
L'Aide
L'Aide qui ne t'aide pas
Qui ne t'aide pas
À te passer de l'Aide

Jack : Et je sens sur ma joue
Chacun des mille coups
Portés à chaque instant
Sur des milliers d'enfants

Des coups âpres et rudes
Sur tes deux joues ont plu
Mais le cœur du marchand
Est tout sauf innocent

Toi et ta machette
Cultivez votre champ
Ne va plus te traînant
Accroché à la dette

Ton destin t'appartient
C'est à toi et toi seul
De changer maintenant
Maintenant et demain

L'Afrique est à toi

Le chœur : Et pas à ton voisin (x2)

Refrain

Peuple déshérité
Soulève-toi
Refuse l'Aide

L'Aide
L'Aide qui ne t'aide pas
Qui ne t'aide pas
À te passer de l'Aide

De tes champs de coton
Récupère les fils
Garde les au pays
Pour ta population

Chaque jour chaque nuit
Au bureau ou au champs
Entonne tes refrains
Pas ceux de l'Occident

L'or est dans les études
Et l'imagination
Pas au fond de la mine
Galerie d'illusions

Écoles et professeurs
Te fourniront des armes
Plus utiles à chacun
Que ponts et échangeurs

Refrain (2 X)

Peuple déshérité
Soulève-toi
Refuse l'Aide
L'Aide
L'Aide qui ne t'aide pas
Qui ne t'aide pas
À te passer de l'Aide

Jean-Louis Martinelli, *Une Nuit à la présidence*, 2013. Tous droits réservés.

LA RÉALITÉ POLITIQUE COMME INSPIRATION

« **Le cœur** : Nous sommes étrangers à la dette. Nous ne pouvons donc pas la payer »

Jean-Louis Martinelli, *Une Nuit à la présidence*, 2013. Tous droits réservés.

« *Il faut annuler la dette* », Discours de Thomas Sankara

29 juillet 1987, sommet de l'OUA (Organisation de l'Unité Africaine) Addis Abéba

Nous estimons que la dette s'analyse d'abord de par ses origines. Les origines de la dette remontent aux origines du colonialisme. Ceux qui nous ont prêté de l'argent, ce sont ceux-là qui nous ont colonisés, ce sont les mêmes qui géraient nos états et nos économies, ce sont les colonisateurs qui endettaient l'Afrique auprès des bailleurs de fonds, leurs frères et cousins.

Nous étions étrangers à cette dette, nous ne pouvons donc pas la payer. La dette, c'est encore le néo-colonialisme où les colonisateurs se sont transformés en assistants techniques ; en fait, nous devrions dire qu'ils se sont transformés en assassins techniques ; et ce sont eux qui nous ont proposé des sources de financement.

Des bailleurs de fonds, un terme que l'on emploie chaque jour comme s'il y avait des hommes dont le bâillement suffisait à créer le développement chez les autres. Ces bailleurs de fonds nous ont été conseillés, recommandés ; on nous a présenté des montages financiers alléchants, des dossiers ; nous nous sommes endettés pour cinquante ans, soixante ans, même plus c'est-à-dire que l'on nous a amenés à compromettre nos peuples pendant cinquante ans et plus.

Mais la dette, c'est sa forme actuelle, contrôlée, dominée par l'impérialisme, une reconquête savamment organisée pour que l'Afrique, sa croissance, son développement obéissent à des paliers, à des normes qui nous sont totalement étrangères, faisant en sorte que chacun de nous devienne l'esclave financier c'est-à-dire l'esclave tout court de ceux qui ont eu l'opportunité, la ruse, la fourberie de placer les fonds chez nous avec l'obligation de rembourser.

On nous dit de rembourser la dette: ce n'est pas une question morale, ce n'est point une question de ce prétendu honneur de rembourser ou de ne pas rembourser. Monsieur le Président, nous avons écouté et applaudi le premier ministre de Norvège lorsqu'elle est intervenue ici même, elle a dit, elle qui est européenne, que toute la dette ne peut pas être remboursée.

La dette ne peut pas être remboursée parce que d'abord si nous ne payons pas, nos bailleurs de fonds ne mourront pas. Soyons-en sûrs. Par contre, si nous payons, c'est nous qui allons mourir. Soyons en sûrs également.

Ceux qui nous ont conduits à l'endettement ont joué comme dans un casino ; quand ils gagnaient, il n'y avait point de débat, maintenant qu'ils ont perdu au jeu, ils nous exigent le remboursement, et l'on parle de crise. Non ! Monsieur le Président, ils ont joué, ils ont perdu, c'est la règle du jeu, la vie continue !

Nous ne pouvons pas rembourser la dette parce que nous n'avons pas de quoi payer; nous ne pouvons pas rembourser la dette parce que nous ne sommes pas responsables de la dette ; nous ne pouvons pas payer la dette parce que, au contraire, les autres nous doivent ce que les plus grandes richesses ne pourront jamais payer c'est-à-dire la dette de sang. C'est notre sang qui a été versé ! On parle du plan Marshall qui a refait l'Europe économique mais on ne parle jamais du plan africain qui a permis à l'Europe de faire face aux hordes hitlériennes lorsque leur économie était menacée, leur stabilité était menacée.

Qui a sauvé l'Europe ? C'est l'Afrique ! On en parle très peu, on en parle si peu que nous ne pouvons pas nous être complices de ce silence ingrat. Si les autres ne peuvent pas chanter nos louanges, nous avons au moins le devoir de dire que nos pères furent courageux et que nos anciens combattants ont sauvé l'Europe et finalement ont permis au monde de se débarrasser du nazisme.

La dette, c'est aussi la conséquence des affrontements et lorsque l'on nous parle aujourd'hui de crise économique, on oublie de nous dire que la crise n'est pas venue de façon subite, la crise existe de tout temps et elle ira en s'aggravant chaque fois que les masses populaires seront de plus en plus conscientes de leur droit face aux exploiters.

Il y a crise aujourd'hui parce que les masses refusent que les richesses soient concentrées entre les mains de quelques individus ; il y a crise parce que quelques individus déposent dans des banques à l'étranger des sommes colossales qui suffiraient à développer l'Afrique ; il y a crise parce que face à ces richesses individuelles que l'on peut nommer, les masses populaires refusent de vivre dans les ghettos, dans les bas quartiers ; il y a crise parce que les peuples partout refusent d'être dans Soweto face à Johannesburg. Il y a donc lutte et l'exacerbation de cette lutte amène les tenants du pouvoir financier à s'inquiéter.

On nous demande aujourd'hui d'être complices de la recherche d'un équilibre, équilibre en faveur des tenants du pouvoir financier, équilibre au détriment de nos masses populaires. Non, nous ne pouvons pas être complices, non, nous ne pouvons pas accompagner ceux qui sucent le sang de nos peuples et qui vivent de la sueur de nos peuples, nous ne pouvons pas les accompagner dans leur démarche assassine.

Monsieur le Président, nous entendons parler de club, club de Rome, club de Paris, club de partout. Nous entendons parler du groupe des cinq, du groupe des sept, du groupe des dix peut être du groupe des cent et que sais-je encore. Il est normal que nous créions notre club et notre groupe faisant en sorte que dès aujourd'hui Addis-Abeba devienne également le siège, le centre d'où partira le souffle nouveau : le club d'Addis-Abeba.

Nous avons le devoir aujourd'hui de créer le front uni d'Addis-Abeba contre la dette. Ce n'est que de cette façon que nous pouvons dire aux autres qu'en refusant de payer la dette nous ne venons pas dans une démarche belliqueuse, au contraire, c'est dans une démarche fraternelle pour dire ce qui est.

Du reste, les masses populaires en Europe ne sont pas opposées aux masses populaires en Afrique mais ceux qui veulent exploiter l'Afrique, ce sont les mêmes qui exploitent l'Europe ; Nous avons un ennemi commun. Donc notre club parti d'Addis-Abeba devra également dire aux uns et aux autres que la dette ne saurait être payée.

Et quand nous disons que la dette ne saurait être payée ce n'est point que nous sommes contre la morale, la dignité, le respect de la parole. Parce que nous estimons que nous n'avons pas la même morale que les autres. Entre le riche et le pauvre, il n'y a pas la même morale. La bible, le coran, ne peuvent pas servir de la même manière celui qui exploite le peuple et celui qui est exploité ; Il faudrait alors qu'il y ait deux éditions de la Bible et deux éditions du Coran.

Nous ne pouvons pas accepter qu'on nous parle de dignité, nous ne pouvons pas accepter que l'on nous parle de mérite de ceux qui payent et de perte de confiance vis-à-vis de ceux qui ne payeraient pas. Nous devons au contraire dire que c'est normal aujourd'hui, nous devons au contraire reconnaître que les plus grands voleurs sont les plus riches. Un pauvre, quand il vole, il ne commet qu'un larcin ou une peccadille tout juste pour survivre par nécessité. Les riches ce sont eux qui volent le Fisc, les douanes et qui exploitent les peuples.

Monsieur le Président, ma proposition ne vise pas simplement à provoquer ou à faire du spectacle, je voudrais dire ce que chacun de nous pense et souhaite. Qui ici ne souhaite pas que la dette soit purement et simplement effacée ? Celui qui ne le souhaite pas, il peut sortir, prendre son avion et aller tout de suite à la Banque mondiale payer ! Tous nous le souhaitons !

Je ne voudrais pas que l'on prenne la proposition du Burkina Faso comme celle qui viendrait de la part de jeunes sans maturité et sans expérience. Je ne voudrais pas non plus que l'on pense qu'il n'y a que les révolutionnaires à parler de cette façon. Je voudrais que l'on admette que c'est simplement l'objectivité et l'obligation et je peux citer dans les exemples de ceux qui ont dit de ne pas payer la dette des révolutionnaires comme des non révolutionnaires, des jeunes comme des vieux.

Monsieur le Président, ce n'est donc pas de la provocation. Je voudrais que, très sagement, vous nous votiez des solutions. Je voudrais que notre conférence adopte la nécessité de dire clairement que nous ne pouvons pas payer la dette, non pas dans un esprit belliqueux, belliciste, ceci pour éviter que nous allions individuellement nous faire assassiner.

Si le Burkina Faso tout seul refuse de payer la dette, je ne serai pas là à la prochaine conférence.

Par contre, avec le soutien de tous, dont j'ai besoin, nous pourrions éviter de payer. Et en évitant de payer, nous pourrions contribuer à notre développement.

Et je voudrais terminer en disant que chaque fois qu'un pays africain a une arme, c'est contre un Africain. Ce n'est pas contre un Européen. Ce n'est pas contre un Asiatique. C'est contre un Africain.

Par conséquent, nous devons également, dans la lancée de la résolution de la question de la dette, trouver une solution au problème de l'armement. Je suis militaire et je porte une arme. Mais, monsieur le Président, je voudrais que nous nous désarmions ; parce que moi, je porte l'unique arme que je possède, et d'autres ont camouflé les armes qu'ils ont !

Alors, chers frères, avec le soutien de tous, nous pourrions faire la paix chez nous. Nous pourrions également utiliser ces immenses potentialités pour développer l'Afrique, parce que notre sol, notre sous-sol, sont riches; nous avons suffisamment de bras, et nous avons un marché immense, très vaste — du nord au sud, de l'est à l'ouest. Nous avons suffisamment de capacités intellectuelles pour créer, ou tout au moins prendre la technologie et la science partout où nous pouvons les trouver.

Monsieur le Président, faisons en sorte que nous mettions au point ce front uni d'Addis-Abeba contre la dette. Faisons en sorte que ce soit à partir d'Addis-Abeba que nous décidions de limiter la course aux armements entre pays faibles et pauvres. Les gourdins et les coutelas que nous achetons sont inutiles.

Faisons en sorte également que le marché africain soit le marché des Africains : produire en Afrique, transformer en Afrique, et consommer en Afrique. Produisons ce dont nous avons besoin, et consommons ce que nous produisons, au lieu d'importer.

Le Burkina Faso est venu vous exposer ici la cotonnade : produite au Burkina Faso, tissée au Burkina Faso, cousue au Burkina Faso, pour habiller les Burkinabés. Ma délégation et moi-même nous sommes habillés par nos tisserands, nos paysans. Il n'y a pas un seul fil qui vienne de l'Europe ou de l'Amérique !

Je ne fais pas un défilé de mode, mais je voudrais simplement dire que nous devons accepter de vivre africains, c'est la seule façon de vivre libres et de vivre dignes. Je vous remercie, monsieur le Président. La patrie ou la mort, nous vaincrons !

Discours disponible sur <http://thomassankara.net/spip.php?article8>

Discours de Dakar, Nicolas Sarkozy

26 juillet 2007

Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi de remercier d'abord le gouvernement et le peuple sénégalais de leur accueil si chaleureux. Permettez-moi de remercier l'université de Dakar qui me permet pour la première fois de m'adresser à l'élite de la jeunesse africaine en tant que Président de la République Française.

Je suis venu vous parler avec la franchise et la sincérité que l'on doit à des amis que l'on aime et que l'on respecte. J'aime l'Afrique, je respecte et j'aime les Africains.

Entre le Sénégal et la France, l'histoire a tissé les liens d'une amitié que nul ne peut défaire. Cette amitié est forte et sincère. C'est pour cela que j'ai souhaité adresser, de Dakar, le salut fraternel de la France à l'Afrique toute entière.

Je veux, ce soir, m'adresser à tous les Africains qui sont si différents les uns des autres, qui n'ont pas la même langue, qui n'ont pas la même religion, qui n'ont pas les mêmes coutumes, qui n'ont pas la même culture, qui n'ont pas la même histoire et qui pourtant se reconnaissent les uns les autres comme des Africains. Là réside le premier mystère de l'Afrique.

[...]

Je ne suis pas venu, jeunes d'Afrique, pour pleurer avec vous sur les malheurs de l'Afrique. Car l'Afrique n'a pas besoin de mes pleurs.

Je ne suis pas venu, jeunes d'Afrique, pour m'apitoyer sur votre sort parce que votre sort est d'abord entre vos mains. Que feriez-vous, fière jeunesse africaine de ma pitié ?

Je ne suis pas venu effacer le passé car le passé ne s'efface pas.

Je ne suis pas venu nier les fautes ni les crimes car il y a eu des fautes et il y a eu des crimes.

Il y a eu la traite négrière, il y a eu l'esclavage, les hommes, les femmes, les enfants achetés et vendus comme des marchandises. Et ce crime ne fut pas seulement un crime contre les Africains, ce fut un crime contre l'homme, ce fut un crime contre l'humanité toute entière.

Et l'homme noir qui éternellement " *entend de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit de l'un d'entre eux qu'on jette à la mer* ". Cet homme noir qui ne peut s'empêcher de se répéter sans fin " *Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes* ". Cet homme noir, je veux le dire ici à Dakar, a le visage de tous les hommes du monde.

[...]

L'Afrique a sa part de responsabilité dans son propre malheur. On s'est entretué en Afrique au moins autant qu'en Europe. Mais il est vrai que jadis, les Européens sont venus en Afrique en conquérants. Ils ont pris la terre de vos ancêtres. Ils ont banni les dieux, les langues, les croyances, les coutumes de vos pères. Ils ont dit à vos pères ce qu'ils devaient penser, ce qu'ils devaient croire, ce qu'ils devaient faire. Ils ont coupé vos pères de leur passé, ils leur ont arraché leur âme et leurs racines. Ils ont désenchanté l'Afrique.

Ils ont eu tort.

Ils n'ont pas vu la profondeur et la richesse de l'âme africaine. Ils ont cru qu'ils étaient supérieurs, qu'ils étaient plus avancés, qu'ils étaient le progrès, qu'ils étaient la civilisation.

Ils ont eu tort.

Ils ont voulu convertir l'homme africain, ils ont voulu le façonner à leur image, ils ont cru qu'ils avaient tous les droits, ils ont cru qu'ils étaient tout puissants, plus puissants que les dieux de l'Afrique, plus puissants que l'âme africaine, plus puissants que les liens sacrés que les hommes avaient tissés patiemment pendant des millénaires avec le ciel et la terre d'Afrique, plus puissants que les mystères qui venaient du fond des âges.

Ils ont eu tort.

[...]

Le colonisateur est venu, il a pris, il s'est servi, il a exploité, il a pillé des ressources, des richesses qui ne lui appartenaient pas. Il a dépouillé le colonisé de sa personnalité, de sa liberté, de sa terre, du fruit de son travail.

Il a pris mais je veux dire avec respect qu'il a aussi donné. Il a construit des ponts, des routes, des hôpitaux, des dispensaires, des écoles. Il a rendu fécondes des terres vierges, il a donné sa peine, son travail, son savoir. Je veux le dire ici, tous les colons n'étaient pas des voleurs, tous les colons n'étaient pas des exploiters.

Il y avait parmi eux des hommes mauvais mais il y avait aussi des hommes de bonne volonté, des hommes qui croyaient remplir une mission civilisatrice, des hommes qui croyaient faire le bien. Ils se trompaient mais certains étaient sincères. Ils croyaient donner la liberté, ils créaient l'aliénation. Ils croyaient briser les chaînes de l'obscurantisme, de la superstition, de la servitude.

Ils forgeaient des chaînes bien plus lourdes, ils imposaient une servitude plus pesante, car c'étaient les esprits, c'étaient les âmes qui étaient asservis. Ils croyaient donner l'amour sans voir qu'ils semaient la révolte et la haine.

La colonisation n'est pas responsable de toutes les difficultés actuelles de l'Afrique. Elle n'est pas responsable des guerres sanglantes que se font les Africains entre eux. Elle n'est pas responsable des génocides. Elle n'est pas responsable des dictateurs. Elle n'est pas responsable du fanatisme. Elle n'est pas responsable de la corruption, de la prévarication. Elle n'est pas responsable des gaspillages et de la pollution.

[...]

Ouvrez les yeux, jeunes d'Afrique, et ne regardez plus, comme l'ont fait trop souvent vos aînés, la civilisation mondiale comme une menace pour votre identité mais la civilisation mondiale comme quelque chose qui vous appartient aussi.

[...]

Et ce mythe empêche de regarder en face la réalité de l'Afrique.

La réalité de l'Afrique, c'est une démographie trop forte pour une croissance économique trop faible.

La réalité de l'Afrique, c'est encore trop de famine, trop de misère.

La réalité de l'Afrique, c'est la rareté qui suscite la violence.

La réalité de l'Afrique, c'est le développement qui ne va pas assez vite, c'est l'agriculture qui ne produit pas assez, c'est le manque de routes, c'est le manque d'écoles, c'est le manque d'hôpitaux. La réalité de l'Afrique, c'est un grand gaspillage d'énergie, de courage, de talents, d'intelligence.

La réalité de l'Afrique, c'est celle d'un grand continent qui a tout pour réussir et qui ne réussit pas parce qu'il n'arrive pas à se libérer de ses mythes.

La Renaissance dont l'Afrique a besoin, vous seuls, jeunes d'Afrique, vous pouvez l'accomplir parce que vous seuls en aurez la force.

Cette Renaissance, je suis venu vous la proposer. Je suis venu vous la proposer pour que nous l'accomplissions ensemble parce que de la Renaissance de l'Afrique dépend pour une large part la Renaissance de l'Europe et la Renaissance du monde.

[...]

Vous voulez l'unité africaine ? La France le souhaite aussi.

Parce que la France souhaite l'unité de l'Afrique, car l'unité de l'Afrique rendra l'Afrique aux Africains.

Ce que veut faire la France avec l'Afrique, c'est regarder en face les réalités. C'est faire la politique des réalités et non plus la politique des mythes.

Ce que la France veut faire avec l'Afrique, c'est le co-développement, c'est-à-dire le développement partagé.

La France veut avec l'Afrique des projets communs, des pôles de compétitivité communs, des universités communes, des laboratoires communs.

Ce que la France veut faire avec l'Afrique, c'est élaborer une stratégie commune dans la mondialisation.

Ce que la France veut faire avec l'Afrique, c'est une politique d'immigration négociée ensemble, décidée ensemble pour que la jeunesse africaine puisse être accueillie en France et dans toute l'Europe avec dignité et avec respect.

Ce que la France veut faire avec l'Afrique, c'est une alliance de la jeunesse française et de la jeunesse africaine pour que le monde de demain soit un monde meilleur.

Ce que veut faire la France avec l'Afrique, c'est préparer l'avènement de l'Eurafrrique, ce grand destin commun qui attend l'Europe et l'Afrique.

À ceux qui, en Afrique, regardent avec méfiance ce grand projet de l'Union Méditerranéenne que la France a proposé à tous les pays riverains de la Méditerranée, je veux dire que, dans l'esprit de la France, il ne s'agit nullement de mettre à l'écart l'Afrique, qui s'étend au sud du Sahara mais, qu'au contraire, il s'agit de faire de cette Union le pivot de l'Eurafrrique, la première étape du plus grand rêve de paix et de prospérité qu'Européens et Africains sont capables de concevoir ensemble.

Alors, mes chers Amis, alors seulement, l'enfant noir de Camara Laye, à genoux dans le silence de la nuit africaine, saura et comprendra qu'il peut lever la tête et regarder avec confiance l'avenir. Et cet enfant noir de Camara Laye, il sentira réconciliées en lui les deux parts de lui-même. Et il se sentira enfin un homme comme tous les autres hommes de l'humanité.

Je vous remercie.

Nicolas Sarkozy, *Discours de Dakar*, le 26 juillet 2007.

Accès au discours intégral sur : http://www.lemonde.fr/afrique/article/2007/11/09/le-discours-de-dakar_976786_3212.html

« Le monde entier a pris acte de la gifle que le président français a infligé au continent noir le 26 juillet 2007, à Dakar, à travers un « discours historique », selon son conseiller spécial Henri Guaino »

Aminata Traoré, *L'Afrique humiliée*, Fayard, 2008.

L'Afrique humiliée, Aminata Traoré

Obsédante est la question du soi dans un monde bouleversé, tourmenté. Nous, peuples d'Afrique, autrefois colonisés et à présent recolonisés à la faveur du capitalisme mondialisé, ne cessons de nous demander : qui sommes-nous ? Et surtout : que sommes-nous devenus ?

Le système économique dominant bouleverse les repères, les rapports à soi, à l'autre et entre les nations. La quête qui en découle est permanente. Elle passe nécessairement par l'en-soi, le chez-soi, l'autre et l'ailleurs. En fait, elle est tout simplement humaine et d'une intensité particulière, parfois plus grave pour ceux et celles dont les mains et les ventres sont vides, ceux et celles qui survivent jour après jour.

Confrontés aux limites et aux dérives de leur propre modèle, voici que les possédants se posent les mêmes questions et vont jusqu'à paniquer. Les prétendus maîtres du monde, omniscients et omnipotent, ceux-là mêmes qui nous reprochent notre tendance à l'enfermement et notre frilosité, se barricadent, revendiquent leur identité nationale, brandissent leurs drapeaux et crient à l'invasion.

Ainsi, nous avons peur.

Nous avons peur de manquer du minimum, mais surtout de n'être rien, le vide et la crainte de l'anéantissement étant le lot des opprimés.

Les possédants, quant à eux, ont de plus en plus peur de perdre certains de leurs privilèges en partageant, et ne serait-ce qu'en nous restituant notre humanité. Ils ont peur de notre présence quand elle n'est ni sollicitée, ni susceptible d'ajouter à leur avoir, peur de nos différences quand elles sont visibles et de notre demande d'humanité quand elle se fait insistante. Des quêteurs de passerelles qui n'ont pour toute arme que des échelles sont devenus des « illégaux », des « clandestins », des « sans-papiers », des « ennemis » à neutraliser.

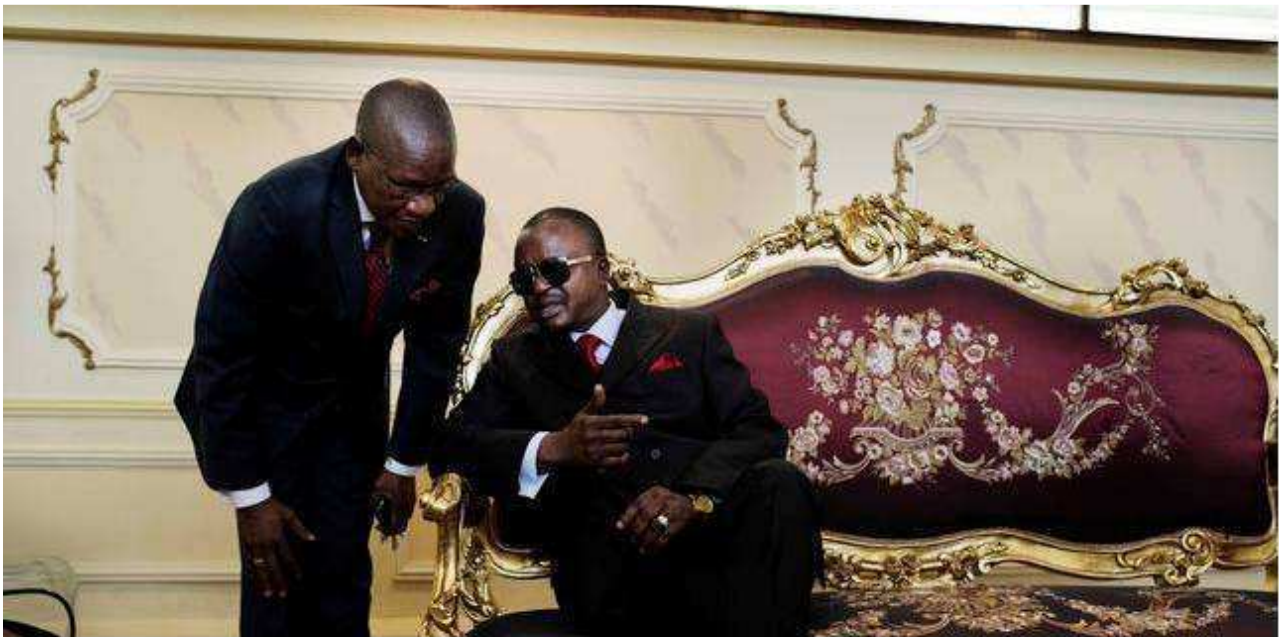
Notre monde va assurément mal, la phobie sécuritaire et l'approche criminalisante de la question migratoire étant parmi les expressions dramatiques de cette situation. Et l'Afrique Noire court les pires dangers parce qu'elle est dans le collimateur. Etienne Balibar relève, avec raison, que « la catégorie des tiers est elle-même équivoque car toutes les provenances n'ont pas la même signification en termes de sécurité ou de dangerosité supposée, de valeur économique et de distance culturelle. » Les Etats membres de l'Union européenne ont la main particulièrement lourde quand il s'agit des Africains noirs. Et la France plus encore quand il s'agit des ressortissants de ses anciennes colonies.

Le pire est que nous, Africains, ne voulons souvent pas admettre la résurgence du racisme anti-Noirs, de peur de devoir nous battre contre un adversaire redoutable parce que extrêmement puissant : la France et l'Europe unies dans un même combat.

Aminata Traoré, *L'Afrique humiliée*, Fayard, 2008.

ALLER PLUS LOIN

La scénographie : l'inspiration iconographique de Gilles Taschet



Le Conseil national de transition doit annoncer dimanche la liste des candidats à la présidentielle, après la démission de Michel Djotodia.

© Michael Zumstein / Agence « Vu pour le monde » ; 2013



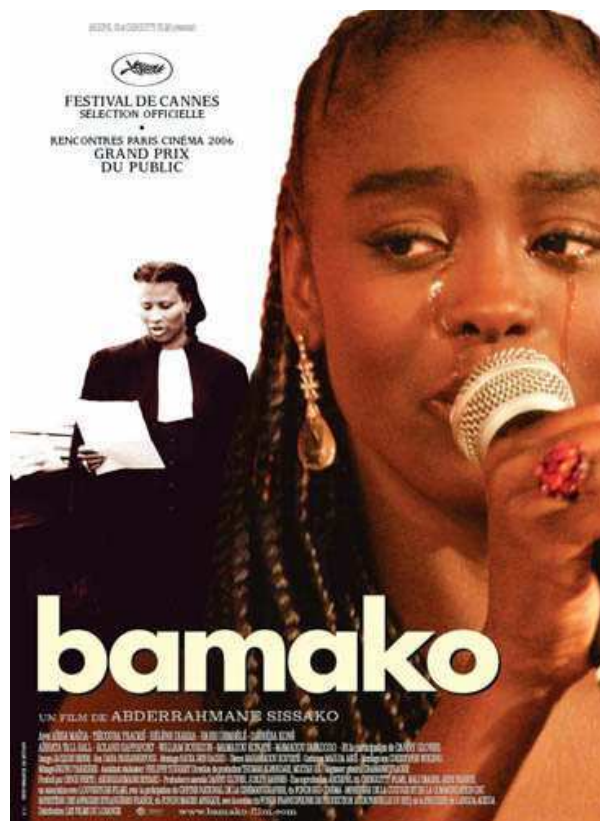
Une Nuit à la présidence, Jean-Louis Martinelli. ©Victor Tonnelli

Une source cinématographique : *Bamako* d'Abderrahmane Sissako

"Bamako" : le procès fictif d'un vrai crime, le pillage du Sud par le Nord

Avocat des justes causes, le cinéma s'est maintes fois transformé en prétoire et s'est délecté à créer des effets de suspense à partir des épisodes d'un procès. Le cas de *Bamako* est un peu différent. Il s'agit d'un procès fictif et symbolique (une parabole) mis en scène par des représentants de la société civile africaine. Un faux procès, justifié par un crime vrai : l'inhumanité avec laquelle le Nord étrangle le Sud, le cynisme avec lequel les institutions financières internationales condamnent l'Afrique à sa perte, favorisent un capitalisme prédateur qui ne vise qu'à fabriquer "des profits à perpétuité".

Bamako : le nom de la capitale du Mali signifie en bambara "le marigot du caïman". Mais dans le film du Mauritanien Abderrahmane Sissako, les caïmans sont absents, ils sont représentés par des avocats en robe, défenseurs des institutions accusées : la Banque mondiale et le Fonds monétaire international (FMI). Quant au marigot, il est remplacé par la cour d'une maison d'un quartier populaire où siège la cour, improvisée devant un auditoire filtré. Victimes de démocraties trompeuses, voire corrompues, otages de scrutins mascarades, les Africains sont habitués à voir leur quotidien transformé en théâtre, avec changements de costumes en coulisse. Sissako brouille sciemment la notion d'espace privé ou public en montrant comment la vie continue dans l'enceinte même où se déroulent les audiences.



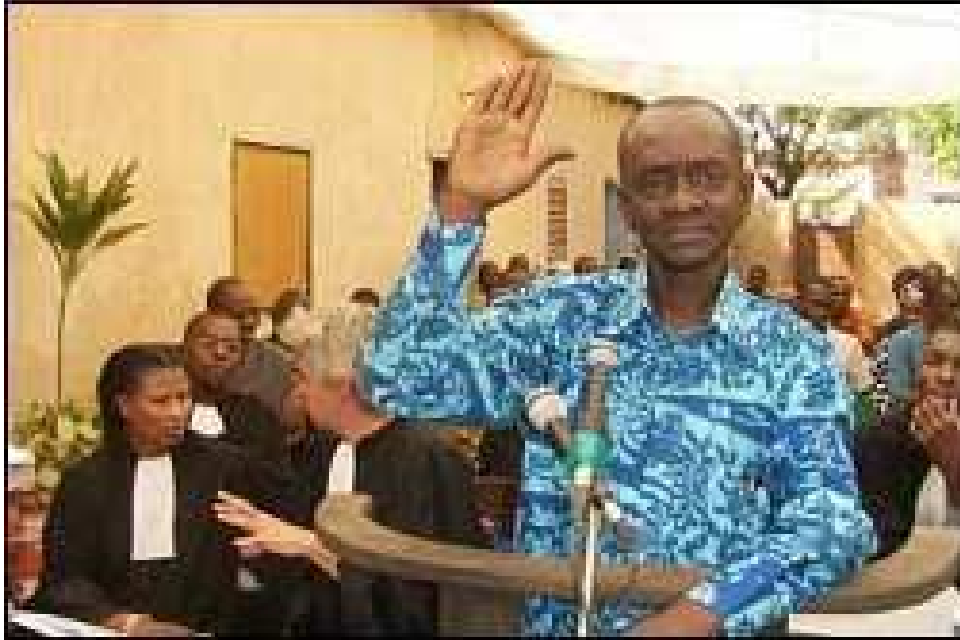
Enveloppée d'une serviette et un savon à la main, une jeune fille se faufile entre les chaises pour aller faire sa toilette avant que ne commencent les débats. Puis ce sont lessives, repas, tirage de l'eau d'un puits, vente de bricoles, noce, activisme des hommes et des femmes autour de bassines à teindre les tissus. Le dispositif ancre le procès rêvé dans le réel : qu'ils soient dedans ou dehors, réduits à suivre les débats retransmis par des haut-parleurs, les Africains révèlent parfois indifférence ou lassitude à l'égard de ces palabres qui les dépassent, dont ils n'attendent rien. Comment s'étonner de leur méfiance du verbe ensorceleur lorsqu'on leur fit tant de promesses ?

Pour enraciner son propos, favoriser l'échange, Sissako ne se contente pas de faire circuler l'homme de la rue en plein théâtre des opérations. Il mêle quelques microfictions au dialogue politico-économique : un homme qui agonise faute de médicaments dans la pièce voisine, un ballet de téléphones portables, une parodie de western spaghetti diffusée sur un poste de télévision avec cow-boy à peau noire. Ce jeune couple, surtout, dont le mariage est condamné : elle, chanteuse dans un night-club, envisage de s'exiler à Dakar ; lui, déprimé, si persuadé que plus personne n'écoute la parole des pauvres qu'il n'a plus qu'un interlocuteur, le revolver qu'il approche de sa tempe.

Mais justement : il s'agit dans *Bamako* de libérer la parole, de dire ce que l'on a sur le cœur, de refuser qu'on fasse taire les témoins. Aminata Traoré en tête, les témoins défilent. Pour dire que l'Afrique réclame des règles équitables, qu'elle n'a pas à payer une dette illégitime ne tenant pas compte du pillage de ses ressources et du viol de son imaginaire, qu'on lui a volé sa souveraineté, qu'on l'a obligée à privatiser ses services publics (la santé, l'école, l'eau), qu'on a dilapidé son argent et bradé son patrimoine.

Et la parole se mue en cri avec le chant de ce vieux paysan qui, en fin de procès, s'exprime au nom des anonymes, dans une langue incompréhensible. Beau moment, révélateur de rage et de compassion. Comme celui où Melé, la chanteuse, se met à pleurer au micro. Beau film altermondialiste qui rappelle que les pays pauvres endettés sont plus pauvres aujourd'hui qu'il y a vingt ans, qu'il est temps que la Banque mondiale retrouve sa mission de Banque de l'humanité, et, comme le souligne Sissako, que "la force de l'art est de rendre tout possible".

Jean-Luc Douin, « "Bamako" : le procès fictif d'un vrai crime, le pillage du Sud par le Nord »,
Le Monde.fr, le 17 octobre 2006.



Bamako, film d'Abderrhamane Sissako, 2006.



Bamako, film d'Abderrhamane Sissako, 2006.

L'homme politique africain dans la littérature francophone

Le Tyran éternel, Patrick Grainville

Quoique mort, l'ancien despote ivoirien Félix Houphouët-Boigny n'a pas pour autant quitté son ancienne capitale, Yamoussoukro, là où s'érige son palais, une réplique démesurée de la basilique de Saint-Pierre de Rome.

Omniprésent, omniscient, Houphouët-Boigny observe le comportement de ses anciens sujets, et plus précisément celui d'un groupe d'écrivains qu'il avait fait bannir de son vivant...

Rien ne m'échappe depuis que ma conscience s'est déployée partout... J'ai vu leur petit car émerger de la forêt. C'est là que tout a commencé. La malédiction. Devant leur bande s'ouvrait la muraille des frondaisons. La lumière s'écarquillait autour du car et faisait étinceler sa carlingue vétuste. Alors, Boris, le Français qu'ils trébalaient avec eux, a vu surgir l'énorme chose. Je jouissais de sa surprise. Chaque visiteur saisi par la majesté de mon chef-d'œuvre déclenche dans ma chair un spasme de plaisir. C'était le tour du Blanc, de Boris. Il a vu d'abord le dôme géant, son mamelon bleuté : Notre-Dame de la Paix naissait au sein des luxuriances. La Basilique du Bélier. Le Bélier, c'est moi. Boigny en baoulé.

Les passagers du car étaient tous écrivains, tous libertaires, tous libertins, tous fantasques, tous vicieux. Des rebelles. Je n'ai jamais aimé les écrivains. J'en ai maté plus d'un. Je n'ai jamais apprécié Senghor, mon collègue sénégalais. Son grec, son latin, ses auteurs qu'il vous sortait à tout bout de champ. Sa prétention. Ses petits rires malins. Je ne suis pas un lettré. Je suis le planteur primordial, le chef de village, le libérateur, le révolutionnaire, le Président éternel. Je n'écris pas, je forge, je construis, j'incarne, je brasse le destin de ma terre. Même mort, oui, j'agis, je résiste, je suis l'âme de la Côte-d'Ivoire. Les écrivains avaient coutume de vadrouiller une fois par mois à travers le pays pour se lire leurs œuvres à voix haute, pour jacasser, s'acoquiner, rigoler, boire et débattre, bonimenter tous azimuts, chahuter, critiquer surtout, médire de moi, de mon histoire, brouiller la vérité, ternir mon épopée. Me souiller. Conchier Houphouët-Boigny et sa capitale : Yamoussoukro.

Il y avait Ahmadou K., le plus fameux d'entre eux, que j'ai fait arrêter en 1963, à l'époque du Grand Complot suivi du Grand Dialogue, puis du Grand Pardon de 1971. Je n'ai jamais rien fait de petit. Ainsi j'ai jeté jadis dans les prisons de mon palais plus d'un intellectuel séditieux ! Dans le car, il y avait aussi Bernard D., le doyen, le Vieux qu'un temps j'ai amadoué en le nommant ministre. Rusé, j'ai toujours su apprivoiser l'ennemi. Dans l'espoir que ma clémence le domestique à vie. D'abord foncer, rugir, casser la conjuration. Puis ma grâce, les délices de mon pardon.

Patrick Grainville, *Le Tyran éternel*, Éditions du Seuil, Paris, 1998.

La Vie et demie, Sony Labou Tansi

Dans un pays africain imaginaire, la Katamalanésie, le « Guide Providentiel » exerce une dictature sanglante et absurde à laquelle se soumettent l'ensemble des habitants. Un jour pourtant, un condamné à mort, Martial, refuse de mourir. Le début d'un interminable affrontement entre le « Guide Providentiel » et la descendance de Martial, telle sa fille Chaïdana...

Les routes allaient dans trois directions, toutes : les femmes, les vins, l'argent. Il fallait être très con pour chercher ailleurs. Ne pas faire comme tout le monde, c'est la preuve qu'on est crétin "...

Tu verras : les trucs ne sont pas nombreux pour faire de toi un homme riche, respecté, craint.

Car, en fait, dans le système où nous sommes, si on n'est pas craint, on n'est rien. Et dans tout ça, le plus simple, c'est le pognon. Le pognon vient de là-haut. Tu n'as qu'à bien ouvrir les mains.

D'abord tu te fabriques des marchés : médicaments, constructions, équipements, missions. Un ministre est formé - tu dois savoir cette règle du jeu - , un ministre est formé de vingt pour cent des dépenses de son ministère. Si tu as de la poigne, tu peux fatiguer le chiffre à trente, voire quarante pour cent. Comme tu es à la Santé, commence par le petit coup de la peinture. Tu choisis une couleur heureuse, tu sors un décret : la peinture blanche pour tous les locaux sanitaires. Tu y verses des millions. Tu mets ta main entre les millions et la peinture pour retenir les vingt pour cent.

[...]

C'était l'année où Chaïdana avait eu quinze ans. Mais le temps. Le temps est par terre. Le ciel, la terre, les choses, tout. Complètement par terre. C'était au temps où la terre était encore ronde, où la mer était la mer - ou la forêt... Non ! La forêt ne compte pas, maintenant que le ciment armé habite les cervelles. La ville... mais laissez la ville tranquille.

- Voici l'homme, dit le lieutenant qui les avait conduits jusqu'à la Chambre Verte du Guide Providentiel.

Il avait salué et allait se retirer. Le Guide Providentiel lui ordonna d'attendre un instant. Le soldat s'immobilisa comme un poteau de viande kaki. La Chambre Verte n'était qu'une sorte de poche de la spacieuse salle des repas. S'approchant des neuf loques humaines que le lieutenant avait poussées devant lui en criant son amer "voici l'homme", le Guide Providentiel eut un sourire très simple avant de venir enfoncer le couteau de table qui lui servait à déchirer un gros morceau de la viande vendue aux Quatre Saisons, le plus grand magasin de la capitale, d'ailleurs réservé au gouvernement. La loque-père sourcillait tandis que le fer disparaissait lentement dans sa gorge.

La Vie et demie, Sony Labou-Tansi, Editions du Seuil, Paris, 1979.

ÉQUIPE ARTISTIQUE

Jean-Louis Martinelli (metteur en scène)

À partir de 1972, Jean-Louis Martinelli anime la troupe du Théâtre Universitaire à Lyon. En 1977, il fonde sa compagnie, le Théâtre du Réfectoire à Lyon. En juillet 1987, il est nommé directeur du Théâtre de Lyon. En 1993, il est nommé directeur du Théâtre National de Strasbourg (TNS). En 2002, il prend la direction du Théâtre Nanterre-Amandiers. En janvier 2014, il crée sa compagnie Allers/Retours.

- 2002 *Personkrets* de Lars Norén
Platonov de Tchekhov
Voyage en Afrique de Jacques Jouet
- 2003 *Andromaque* de Jean Racine
Médée de Max Rouquette
- 2004 *Les Sacrifiées* de Laurent Gaudé
Une virée d'Aziz Chouaki (reprise en 2005 et 2006)
- 2005 *Schweyk* de Bertolt Brecht
- 2006 *La République de Mek-Ouyes* de Jacques Jouet
Bérénice de Racine
- 2007 *Kliniken* de Lars Norén qui reçoit le prix du meilleur spectacle par le Syndicat de la critique.
- 2008 *Mitterrand et Sankara* de Jacques Jouet
Détails de Lars Norén
Médée de Max Rouquette. Nouvelle création pour il Napoli teatro festival Italia (et reprise au théâtre en 2009)
- 2009 *Les Coloniaux* d'Aziz Chouaki
Les Fiancés de Loches de Georges Feydeau
- 2010 *Une maison de poupée* de Henrik Ibsen
- 2011 *Ithaque* de Botho Strauss
J'aurais voulu être égyptien d'après le roman de Alaa El Aswany
- 2012 *Britannicus* de Jean Racine
- 2013 *Calme* de Lars Norén
Une Nuit à la présidence de Jean-Louis Martinelli à partir d'improvisations de l'équipe artistique, avec la contribution d'Aminata Traoré
Phèdre de Jean Racine

Ray Léma (musique)

Ray Léma est un musicien congolais qui a enrichi son travail au fil de ses nombreux voyages faisant de sa musique une synthèse de entre les musiques africaines et les sons du monde entier.

À l'âge de 24 ans, il intègre un groupe de rock, les Yss Boys et décide, au moment de la dissolution du groupe, de partir avec un magnétophone et de récolter toutes sortes de sons tels des musiques, des chants ou de la danse. Il a publié une vingtaine d'albums, tous différents les uns des autres, marqués cependant d'un langage musical très personnel, témoins des rencontres de cet étonnant musicien-voyageur et éternel étudiant ainsi qu'il aime à se définir.

Exerçant un véritable travail d'éthno-musicologue, il stocke sur ses bandes d'innombrables sources musicales et est ensuite appelé par le gouvernement du Zaïre pour diriger le Ballet National en 1974.

En 1979, la fondation Rockefeller l'invite à venir travailler aux Etats-Unis où il enregistre son premier disque, Koteja, puis s'installe définitivement en France en 1982.

Il travaille avec le professeur Stefanov, maître de l'art vocal bulgare et directeur artistique de l'Ensemble Pirin avec il enregistre un album mélangeant des chants bulgares et africains.

Invité en décembre 2001 à un festival de piano à Grenoble, il décide de se lancer dans une carrière de piano solo et effectue une série de concert en France et en Italie puis sera invité à de nombreuses reprises au Jazz Sinfonica de Sao Paulo notamment en 2009 dans le cadre de la programmation officielle de l'année de la France au Brésil ainsi qu'en 2010 pour commémorer l'anniversaire de la ville. Filmés et enregistrés, ces concerts font l'objet d'un coffret CD/DVD en décembre 2011.

Il compose régulièrement pour le théâtre et le cinéma et a reçu plusieurs prix et distinctions pour l'ensemble de sa carrière (dont un Django d'Or).

L'enseignement musical en Afrique reste une de ses priorités et il organise fréquemment des ateliers avec de jeunes musiciens et produit de nombreux artistes de son continent.

Ray Léma se produit en concert en piano solo, en trio ou en quintet dans une direction afro-jazz ou encore en big band

avec son Saka Saka Orchestra, où le groove côtoie les afro-beat flamboyants, le blues et le rock façon Kongo ainsi que de tendres ballades.

Toujours ouvert à de nouvelles rencontres on le retrouve à l'été 2013 au Festival du Bout du Monde en compagnie de l'orchestre symphonique de l'université de Brest, avec son Quintet et un big band de cuivres pour le Festival d'Ile-de-France à l'automne, dans un nouveau trio vocal avec Fredy Massamba et Ballou Canta, accompagnés à la guitare par le guitariste brésilien Rodrigo Viana, à la fin de l'année 2013 et sera en création en 2014 avec le quatuor à cordes Déséquilibres de Marseille, dirigé par la violoniste Agnès Pyka.

Bil Aka Kora (Jack)

Bil Aka Kora est un musicien professionnel qui réussit brillamment sa carrière depuis plus de dix ans en Afrique de l'Ouest et au Burkina Faso, son pays natal et de résidence. Originaire du pays Kasséna dont l'ethnie représente seulement 1% de la population, Bil Aka Kora est une véritable icône de la musique au Burkina Faso malgré le fait que seule cette tranche de la population burkinabé parle sa langue maternelle, le gourounsi.

Doté d'une voix puissante au registre très large, il est un passionné de technique vocale. Outre sa carrière d'auteur-compositeur et les nombreux spectacles qu'il donne, il réalise aussi des musiques pour des films, des documentaires et pour des spectacles théâtraux.

Depuis le début de sa carrière, il tourne à l'échelle internationale malgré l'absence de distribution en Europe. Beaucoup de personnes lui ont conseillé de s'installer en France pour mieux se promouvoir, mais il préfère vivre au Burkina Faso où il trouve sa plus grande source d'inspiration. Militant musical dans l'âme, il œuvre pour le développement d'une identité culturelle et musicale propres au Burkina Faso : il offre ses services à de jeunes artistes pour les aider à optimiser leurs capacités techniques et artistiques. Il a créé « Les Nuits Djongo » en 2008, un concept de résidences de créations essentiellement dédiées à la valorisation des instrumentistes africains. Il organise des soirées « Djongo Club » afin de permettre aux musiciens et chanteurs d'être présents sur la scène locale.

Il collabore avec des musiciens professionnels d'origines et d'horizons variés : Ray Léma, Perrine Fifadji, Jean-Claude Redien, Fabrice Devienne, Jean-Philippe Rikiel, Marie-Jo Theriau, Gérard Laroche, Jean Goubald, Etienne M'Bappé...

Son dernier album, *Yaaba*, a eu l'appui du musicien Ray Léma en tant que réalisateur artistique, qui a eu un coup de cœur pour l'artiste lors d'une rencontre à Ouagadougou. Bil Aka kora est aussi un grand curieux, et s'adonne volontiers au métissage des sonorités de chez lui avec d'autres styles qu'il affectionne particulièrement : le jazz, le blues et le rock. En 1997, il remporte le premier Prix de la Chanson Moderne, concours national lancé par le ministère de la Culture. Grâce à ce prix, il investit dans l'enregistrement de son premier album *Douatou (Le Faiseur de Pluie)*. Dès lors, Bil Aka Kora s'impose comme un véritable artiste de la scène au service d'un genre musical original : la Djongo musique. Ce genre musical qui a su conquérir le public peut désormais se permettre de visiter d'autres univers musicaux (peuhl, reggae, mandingue), en y apportant sa propre personnalité, sa propre énergie. Cette unité dans la diversité permet à l'artiste de présenter des spectacles extrêmement riches, alternant les morceaux traditionnels aux rythmes endiablés et les moments plus intimes, à la guitare.

Avec son deuxième album *Ambolou (ce qui m'est cher)*, Bil Aka Kora remporte la plus prestigieuse récompense musicale du Burkina Faso : le Kundé d'Or du meilleur artiste de l'année. Il a depuis enregistré quatre albums, reçu de nombreux prix et se produit dans le monde entier.

Malou Christiane Bambara (Kayuré)

Elle suit une formation à l'école de théâtre de l'Atelier Burkinabé où elle reçoit une formation de comédienne, de metteur en scène et de danse contemporaine, ainsi que de comédie musicale.

De 2007 à 2010 elle joue avec différentes troupes et participe notamment à la comédie musicale Nassongo jouée au Burkina et en France et dans les spectacles *La Promesse*, *Le Sang des enfants* (joué au Burkina et en France), *Problème d'eau*, *Problème de femme*, *Terre des femmes*, *Harcèlement*, *La Toux du chat*, *Main basse sur l'Association*, *La Peine de mort* et *Les Parenthèses de la vie*.

Elle a également travaillé avec la troupe Vĩn-nèèm de Ouagadougou, sur le film *Ina2* de Valery Kabore dirigé par Ildevert Méda, sur le film *Bamako* d'Abderrahmane Sissako, *Une si longue lettre* de Mariama Bâ (récréatèle) dirigé par Luis Marques, *Cholera* (théâtre forum) mis en scène par Simplicie Nikièma.

Elle a été metteur en scène au CAPO (concours artistique des primaires de Ouagadougou), responsable de l'atelier de formation du FITD (festival international du théâtre pour le développement) et organisatrice de l'animation avec des artistes musiciens tels que la troupe Naaba Yadéga, la troupe de Kigba, la troupe de danse Tempête noire, Rickson, Hallal...

Elle a joué dans l'adaptation cinéma *La Promesse* de Aimé Arzouma Compaoré, dans un documentaire sur le SIDA avec Feu Aimé Kouka Zongo, dans une publicité sur l'eau Baradji avec Manivelle Production et dans *Le Linge sale* d'Inoussa Kabore.

K. Urbain Guiguemde (Urbain)

Artiste, comédien, musicien, K.Urbain Guiguemde a suivi durant 2 ans, des formations en danse et en théâtre à l'ATB (Atelier Théâtre Burkinabé) Il apprendra avec le metteur en scène dramaturge Burkinabé Some Félix Gaëtan et joue dans plusieurs courts métrages tels *Tigana* de Moctar Barry, *Sauf votre respect* de David Nkuzu, dans « *Au suivant* » de Carine Yameogo ainsi que dans des projets théâtraux tels *La Sortie des masques* avec la Fondation Timmerman ; *Intolérance*, du Théâtre de la Fraternité avec un texte et une mise en scène de Jean Pierre Guingane.

Il est également assistant metteur en scène et comédien dans *Une École dangereuse*, un spectacle de sensibilisation sur la violence faite aux enfants en milieu scolaire, dont le texte collectif a été mis en scène par Abdoulaye Dao.

Il joue également dans *La Jointure des deux bouts de bois* avec la troupe ECLAT et arrive premier au grand prix des Arts et des Lettres lors de la Semaine Nationale de la Culture tenue à Bobo en 2010. Il participe aussi aux *Récréâtes* avec le spectacle *SPR* écrit et mis en scène par Dieudonné Niangouna où il interprète les rôles de Monsieur le maire et du vigile Edouard et joue également dans de nombreuses publicités.

Nicolas Pirson (Monsieur Nick)

Il est formé au Conservatoire Royal de Bruxelles et à l'École Nationale Supérieure du Théâtre National de Strasbourg.

Au théâtre, il joue sous la direction de Daniel Scahaise dans *Cyrano de Bergerac* de Edmond de Rostand, Alain Brunard dans *Quasimodo* d'après Victor Hugo, Charles Kleinberg dans *Sur les chemins de Verhaeren*, mise en scène de l'auteur, André Debaar dans *L'Avare* de Molière, Frédéric Dussenne dans *Athalie* de Racine, Antoine Girard dans *Pyrame et Thisbé* de Théophile de Viau, Dominique Colladant et Hervé Tougeron dans *La Plaie et le couteau* d'Enzo Corman, Jacques Nichet dans *Alceste d'Euripide*, Joël Jouanneau dans *Lève-toi et marche* d'après Dostoïevski, Stéphane Braunschweig dans *Franziska* de Wedekind, *Le Marchand de Venise* de William Shakespeare, *Le Misanthrope* de Molière et *La Famille Schroffenstein* de Heinrich von Kleist, Alain Françon dans *Edouard II* de Christopher Marlowe, Philippe Duclos et Hubert Colas dans *Dans la Jungle des villes* de Bertolt Brecht, Philippe Boulay dans *Armor* de Elsa Solal, Adel Hakim dans *Les Deux gentilshommes* de Vérone de William Shakespeare, Laurent Gutman dans *Les Légendes de la forêt viennoise* de Ödön von Horváth, *Nouvelles du plateau S* de Oriza Hirata et *Splendid's* de Jean Genet, Jean-Louis Martinelli dans *Catégorie 3:1* et *Calme* de Lars Norén, *Platonov* de Anton Tchekhov et *Ithaque* de Botho Strauss, Yannis Kokkos dans *Le Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, Jacques Neefs dans *La Surprise de l'amour* de Marivaux, *Mozart assassiné* de Jérôme Van Win, *Le Poliorcète amoureux* de Jean-Paul Goffinon, *L'École des maris* de Molière et *La Femme silencieuse* de Ben Jonson, Gilles Dao dans *Les Paradis aveugles* de Duong Thu Huong, Vincent Dujardin dans *Menus-Plaisirs* de Jean Tardieu et *Il était une fois la Belgique* de Patrick Roegiers, Christophe Perton dans *Hop-là, nous vivons !* d'Ernst Toller et *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès ainsi que Toni Cecchinato dans *Seule dans le noir* de Frederick Paul Knott.

Au cinéma il joue dans *The man I love* de Christophe Perton, *L'Âge des possibles* de Pascale Ferran et dans plusieurs courts métrages.

Il est également titulaire d'un Diplôme d'Etat d'enseignement du théâtre et enseigne l'art dramatique.

Nongodo Ouedraogo (Nongodo)

Il joue sous la direction de Irène Tassebedo à l'Institut National de la Jeunesse et de l'Éducation Physique et Sportive (INJEPS) de Ouagadougou *Les Bacchantes* d'Euripide, *Médée* de Max Rouquette, mis en scène par Jean Louis Martinelli, *Kjug pelga zaame* ou *Le Lendemain de la pleine lune* (Théâtre de sensibilisation sur la santé de la reproduction), écrit et mis en scène par d'Ildévert Méda, *Les Soleils des indépendances* d'Ahmadou Kourouma, adapté par Paul P. Zoungrana, mis en scène par Moussa Sanou au Carrefour International de Théâtre de Ouagadougou (CITO), *La Grande cueillette de l'espoir*, écrit et mis en scène par Angèle Séguin au Parque dos Igarapés (IDEA 2010 à Belém/ Brésil), *Djéli et le Jongleur* d'après *Le Mystère bouffe* de Dario Fo, mis en scène par Charles Cornette et Hilde Uitterlinden au Wereldculturencentrum Zuiderpershuis (Belgique), *La Musaraigne* de Jean-Pierre Guingane, mis en scène par Luca G M Fusi à Carthage puis à Alger et à Koudougou lors du FITMO/ Festival des Arts du Burkina, *Mémoires* de P. Paul Zoungrana, mis en scène par Alain Hema au Carrefour International du Théâtre de Ouagadougou (CITO), *Le Fou* de Jean-Pierre Guingane, mis en scène par Luca G M Fusi au CITO, *Femmes, prenons notre place* de Jean-Pierre Guingane, mis en scène par Boukary Tarnagda à Madrid en Espagne lors du 32ème congrès de l'IIT), *L'Éléphant du roi* de Ildévert Méda, mis en scène par Ildévert Méda et Alain Héma, un spectacle qui fit une tournée internationale au Burkina Faso, au Mali et au Niger et au CITO, *Misère* de N'Landu Mayamba Mbuya Thierry, mis en scène par Weninmi Hyacinthe Kabre à Niamey et à Bamako, *Etrange étranger* de Jean-Pierre Guingane, mis en scène par Charles Cornette et Hilde Uitterlinden à Wereldculturencentrum Zuiderpershuis (Anvers/ Belgique), *L'Exception et la règle* de Bertolt Brecht, mis en scène par Jean Henry Drèze à l'Espace Culturel Gambidi, *Virus au lycée* écrit et mis en scène par Jean-Pierre Guingane lors de la Tournée Nationale du Théâtre de la Fraternité, *Demain, c'est dimanche* de Weninmi Hyacinthe Kabre, mis en scène par Hamado Tientore, *De La chair au trône* d'Amadou Kone, mis en scène par Haralene Kallahan à l'Université de Ouagadougou ainsi que *La Médiation* écrit et mis en scène par Jean-Pierre Guingane.

Il a également mis en scène avec le Théâtre de la Fraternité *La Savane en transe* et *Femmes, prenons notre place* de Jean-Pierre Guingane ainsi que *Le Carrefour* de Kossi Efoui., *Passeport* de Ali Ouedraogo pour Wecre Théâtre, et *Ma Fille ira à l'école* de Weninmi Hyacinthe Kabre pour l'association DAPUKA de Garango.

Moussa Sanou (Le Président)

Comédien, dramaturge, metteur en scène, écrivain et conteur burkinabé, il commence sa carrière dans les années 80, au sein du groupe artistique de Sya.

Il a suivi différents stages de mise en scène avec Jean-Louis Heckel, Le Footsbarn Travelling Theatre, Otto Huber, Jacques Delcuvellerie et Jean-Louis Martinelli. Il participe également à des stages d'écriture avec Jacques Jouet, Catherine Daste et Koulsy Lamko.

Il écrit et met en scène au Burkina Faso, entre autres, *Ismaël, prix de bière* en 1994, *Alimata est enceinte* en 1995, *Le Tourbillon de l'heure* en 1996, *Trois paroles de sagesse* en 1997, *La Trilogie de Boulaye* en 1997 qui reçut le premier prix en 1997 au Grand Prix National du Théâtre du Burkina, *La Dérive de Talamabéré* en 1998, *Si la vie était à reprendre...* en 2002, *Douroudimi* en 2003 qui reçut le premier prix catégorie théâtre vivant en 2006 lors de la Semaine Nationale de la Culture, *Je t'appelle de Paris* en 2005, *Le Soleil des indépendances* en 2011.

Il a mis en scène *Les Mouches* de Jean-Paul Sartre en 2000 au Théâtre de Chelles et a écrit et mit en scène *Je t'appelle de Paris* en 2010 au Théâtre Nanterre-Amandiers. Ce spectacle fera l'objet d'une tournée en France et au Portugal pendant la saison 2010-2011.

Il a joué dans *Voyage en Afrique* et dans *Mitterrand et Sankara* de Jacques Jouet, mis en scène par Jean-Louis Martinelli au Théâtre Nanterre-Amandiers en 2002 et en 2004 ainsi que dans *Médée* de Max Rouquette, mis en scène par Jean-Louis Martinelli qui a été créé en 2003 puis présenté en France et dans le monde entier jusqu'en 2011.

Au Burkina Faso, il est directeur artistique de la compagnie Traces Théâtres, coordinateur de la C.E.N.A.H. (Coordination des Ensembles d'Art Dramatique du Houet), conseiller au C.E.S (Conseil Economique et Social) du Burkina Faso, membre représentant du Burkina Faso à l'ECCOSOC-UA (Conseil Economique Social et Culturel de l'Union Africaine).

Il a été décoré en 2004 Chevalier de l'Ordre du Mérite des Arts, des Lettres et de la Communication du Burkina Faso.

Odile Sankara (La ministre de la Culture)

Diplômée d'une licence de lettres à l'Université de Ouagadougou. Elle a rejoint la Compagnie Feeren à la fin de l'année 1990, où elle a effectué ses premiers pas au théâtre sous la direction d'Amadou Bourou. Un vaste programme d'animation et de formation à l'activité théâtrale s'engage alors auprès des jeunes et des enfants. On peut noter aussi quelques grands moments de création : Adaptations de plusieurs contes du terroir comme *La Boutique*, *Le Roi silure* écrit et mis en scène par Amadou Bourou, *Œdipe Roi* et *Pilade* de Pasolini.

De 2002-2007 elle est accueillie en résidence à la Scène nationale de Belfort, Le Granit, où elle a travaillé et joué notamment dans *Nous verrons bien* et *L'Appariteur* sous la direction de Jean Lambert-wild et Benoît Lambert et la reprise en 2006 de *Mue, première Mélopée*, spectacle créé en 2005 dans le cadre du Festival d'Avignon écrit et mis en scène par Jean Lambert-wild. Au théâtre du Peuple à Bussang en 2007, elle a joué dans *Duvet-Mouffles-Bonnet*, un récit de montagne écrit et mis en scène par Pierre Guillois.

Toujours en 2007, elle a participé à la deuxième édition d'*Écritures d'Afrique*, un projet de Culturesfrance et de la Comédie Française. Avec Théa Stabell, elle a joué le rôle de Taos dans *Les Coépouses* de Fatima Gallaire. À l'île de la Réunion, au Théâtre Volland, elle a participé au projet *Millénium* écrit et mis en scène par Emmanuel Genvrin en 1992-93.

Depuis 2004, elle travaille régulièrement avec Jean-Louis Martinelli au Théâtre Nanterre-Amandiers. Elle a interprété le rôle de *Médée* en 2004-2005 en tournée en Afrique de l'ouest et à la Réunion et repris en 2008 à Naples. Poursuivant cette collaboration, elle a joué dans *La République de Mek-Ouyes* et *Mitterrand et Sankara* de Jacques Jouet pour les saisons 2006-2008.

Médée est repris en 2009 au Théâtre Nanterre-Amandiers, à Sarajévo et à Madrid et effectue une tournée internationale qui se poursuivra jusqu'en 2012.

En 2009, elle travaille sous la direction de Jean Lambert-Wild à la création de *Ro-Oua et le peuple des Rois*, un récit inspiré de *Joséphine la Cantatrice ou le peuple des souris* de Kafka. Elle a joué le rôle de Merteuil dans *Quartett* de Heiner Müller dans une mise en scène de Fargass Assandé en 2008-2009 puis récemment en septembre 2010 avec le même metteur en scène, *Le Roi se meurt* de Ionesco. Depuis 2008, elle travaille avec Moïse Touré sur des spectacles tels que *La Vie est un songe*, une adaptation théâtrale de l'œuvre de Sembene Ousmane, *Les Bouts de bois de Dieu*, Trilogie pour un dialogue de continents ainsi que *Duras, notre contemporaine* en 2011 et participe également à La Veillée des Outre-mer. En 2010, elle joue dans *Banquet Shakespeare*, mis en scène par Ezequiel Garcia-Romeu au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers.

Membre fondatrice de l'Association Talents de Femmes, elle a initié le concours littéraire «Grazia Zermann» au profit des jeunes filles des lycées et collèges du Burkina. Elle a publié trois nouvelles parues aux éditions Léonce Deprez.

Wendy (Wendy)

Stéphanie Sid-Beniwendé Nikiéma (Wendy) est née dans le 13^{ème} arrondissement à Paris. Ses premières influences musicales sont diverses même si Stéphanie avoue un penchant beaucoup plus poussé pour la soul, le blues, les slows. À force d'apprentissage, Stéphanie a acquis un bagage suffisant pour monter et diriger des chorégraphies au sein de son école. Mais l'adolescente a aussi conscience des difficultés et ne se sent pas prête pour une carrière musicale de premier plan. Des lacunes, elle en a et il lui faut œuvrer à les combler. Elle se met au travail pour peaufiner sa technique vocale et travaille sa présence scénique.

Voici venue la décennie go, le rap burkinabè connaît un certain printemps. Des groupes de virtuoses se forment et laissent exprimer leurs talents. C'est aussi l'époque de la floraison des sound-systems et free. Au cours de l'une de ces manifestations, Stéphanie, devenue entre-temps Fanny pour coller à la tendance du moment, monte sur scène. Une prestation fort remarquée et son chemin croise celui du groupe Attentat. Elle intègre le groupe comme chanteuse et rappeuse. Après la disparition du groupe, elle se perfectionne dans divers stages, puis, grâce à un jeune producteur, ils trouvent ensemble la voie appropriée pour mettre son talent en exergue sous le label Merveille. Elle est arrivée avec un style urbain fait d'influence Rap, Rnb, soul. Elle gardera ses influences mais sa musique aura désormais pour socle les valeurs du terroir. Pour coller à cette nouvelle orientation, Fanny se rebaptise Wendy, tiré de son nom mooré Sid-Beniwendé. Elle a enregistré dix-huit chansons qu'elle propose sur l'album *Gal yam*.

Blandine Yameogo (La première dame)

Danseuse, actrice et chanteuse, elle commence à danser en 1977 à l'âge de 16 ans. Elle apprend dans un premier temps les danses traditionnelles puis, plus tard, la danse contemporaine et le jazz.

Elle participe en tant que danseuse à de nombreuses tournées internationales, dont celles de Mathilde Monnier.

Elle a créé et dirige la compagnie burkinabè Dafra-Kan. En tant que professeur, elle dirige des workshops et des formations dans de nombreux pays. Elle est professeur au Centre des Arts Vivants de l'Université de Ouagadougou.

En tant que comédienne, elle a participé à de nombreux spectacles et a joué dans environ soixante courts-métrages. Elle a également joué dans *Médée* de Max Rouquette, mis en scène par Jean-Louis Martinelli qui a été joué en France et dans le monde entier entre 2003 et 2011.

Gilles Taschet (scénographie)

Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris.

Sa pratique de la scénographie s'exprime au théâtre et à l'opéra mais aussi dans le domaine de l'exposition et des musées où il introduit la fiction et développe la notion de scénario de visite. Après une longue collaboration au sein de l'équipe de Jean-Pierre Vincent, il rejoint en 1996 Jean-Louis Martinelli au Théâtre National de Strasbourg où, tout en collaborant aux créations, il enseigne la scénographie aux étudiants de l'école du T.N.S.

Depuis 2000, il signe les scénographies des spectacles de Jean-Louis Martinelli.

Il est aussi intervenant à l'Institut Français de la Mode et chargé de cours à l'Université Paris X dans le cadre du DESS mise en scène et dramaturgie.

Avec Jean-Louis Martinelli, *Phèdre* de Racine, *Calme* de Lars Norén, *Britannicus* de Racine, *J'aurais voulu être égyptien* d'après le roman *Chicago* de Alaa El Aswany, *Ithaque* de Botho Strauss, *Une maison de poupée* de Henrik Ibsen, *Pur* de Lars Norén, *Les Fiancés de Loches* de Georges Feydeau, *Les Coloniaux* de Aziz Chouaki, *Détails* de Lars Norén, *Miterranand et Sankara* de Jacques Jouet, *Kliniken* de Lars Norén, *Bérénice* de Racine, *La République de Mek-Ouyes* de Jacques Jouet, *Schweyk* de Bertolt Brecht, *Médée* de Max Rouquette, *Platonov* de Anton Tchekov, *Jenufa* opéra de Janacek, *Catégorie 3:1* de Lars Norén, *Phèdre* de Jean Racine

Jean-Marc Skatchko (lumières)

Depuis 2001, il crée les décors et lumières pour la compagnie Sentimental Bourreau *Alta Villa* de Lancelot Hamelin, *Tendre jeudi* d'après John Steinbeck, *Les Chasses du Comte Zaroff* (montage de textes d'Elias Canetti et du scénario du film *Les Chasses du conte Zaroff*), *Drei time Ajax* résultat d'un travail autour d'un poème de Heiner Müller, *L'Exercice a été profitable*, *Monsieur*, montage de textes à partir de l'œuvre de Serge Daney, *Rien ne va plus*, montage de textes de Stephan Zweig et de Georges Bataille, *Top Dogs* d'Urs Widmer et récemment *Tristan etc.*, libre adaptation d'après les livrets de Richard Wagner et des textes de Lancelot Hamelin, *Please kill me*, d'après Gillian McCain et Legs McNeil et *Une faille* (feuilleton théâtral en 8 épisodes).

Pour les mises en scènes de Jade Duviquet, il signe les décors et la lumière de *Un grand singe à l'Académie* d'après Franz Kafka et de *Cet animal qui nous regarde*, spectacle inspiré des textes de Gustave Flaubert, Reiner Maria Rilke et Jacques Derrida ainsi que la lumière de *Il est plus facile d'avoir du ventre que cœur*, écrit par Jade Duviquet et Cyril Casmèze.

Il crée également les décors et la lumière de deux mises en scène de Luc-Antoine Diquéro : *For the good times Elvis* de Denis Tilinac et *Les Mots sont des fleurs de néant je t'aime* de Richard Brautignan

Depuis 2008, pour Jean-Louis Martinelli, il crée la lumière de *Médée* de Max Rouquette, re-création pour le Festival de Naples, *Les Coloniaux* de Aziz Chouaki, *Une maison de poupée* de Henrik Ibsen, *Ithaque* de Botho Strauss et *J'aurais voulu être égyptien* d'après le roman *Chicago* de Alaa El Aswany, *Britannicus* de Racine et *Calme* de Lars Norén.

Il crée également les lumières d'*Épousailles* et *Représailles* d'après Hanokh Levin mise en scène de Séverine Chavrier, *Chantier Beckett* de Samuel Beckett mise en scène de Katia Hernandez et *Anouche* d'après l'opéra d'Armen Tigranian mise en scène de Serge Avédikian.

Aminata Traoré (contribution dramaturgique)

Aminata Dramane Traoré est une femme politique et écrivain malienne, née en 1947 à Bamako (Mali).

Née dans une famille modeste de douze enfants, Aminata Traoré a fréquenté l'école Maginot. Elle a étudié en France à l'université de Caen. Elle est titulaire d'un doctorat de 3e cycle en psychologie sociale et d'un diplôme de psychopathologie. Chercheuse en sciences sociales, elle a enseigné à l'Institut d'ethnosociologie de l'université d'Abidjan (Côte d'Ivoire) et travaillé pour plusieurs organisations régionales et internationales.

Nommée ministre de la Culture et Tourisme sous la présidence d'Alpha Oumar Konaré entre 1997 et 2000, elle a démissionné pour ne plus être tenue de son devoir de réserve.

Militante altermondialiste, elle s'est engagée dans le combat contre le libéralisme, qu'elle considère comme responsable du maintien de la pauvreté au Mali et en Afrique en général. Aminata Dramane Traoré souhaite que les États africains cessent de suivre les injonctions des pays occidentaux qui se traduisent par « les plans et programmes des banquiers internationaux et des grandes puissances du Nord » et qui conduisent à la pauvreté des populations et engendrent les phénomènes de violence et l'émigration vers l'Europe d'une grande partie de la jeunesse désabusée. Elle demande aux gouvernants africains de réagir face au néocolonialisme.